

## JOSEPH CHABANEIX (1870-1913) UN MÉDECIN AU CŒUR DE L'HISTOIRE FRANÇAISE OUTRE-MER

J.-M. MILLELIRI, E. DEROO

• J.-M. M., Médecin en chef, Centre de documentation, Institut de médecine tropicale du Service de santé des armées, BP 46, 13998 Marseille Armées et E.D., Réalisateur, Chercheur associé au CNRS.

*Med Trop* 2005 ; **65** : 285-289

Joseph Chabaneix (Fig. 1), né à Périgueux le 12 octobre 1870, est l'exemple du médecin colonial au centre des aventures humaines et médicales à cheval entre deux siècles. Sa trop courte carrière l'a néanmoins placé aux carrefours de rencontres remarquables et d'expéditions qui sont restées dans l'Histoire.

Entré à l'École de médecine de Rochefort en 1890, il intègre l'École de santé navale de Bordeaux l'année suivante et est nommé médecin de 2<sup>e</sup> classe des colonies en 1894. Il part alors à la campagne de Madagascar entre 1895 et 1897 avant de rejoindre l'Abyssinie où il est attaché au service médical du Négus. Durant ce séjour, il va accueillir la mission Marchand qui vient de traverser l'Afrique d'ouest en est, et qui, ayant laissé Fachoda aux Anglais, rejoint Djibouti. Il rencontre alors le Docteur Jules Emily qui est le médecin de cette mission. Nommé en 1899 médecin de 1<sup>ère</sup> classe des colonies, Chabaneix part en Chine avec le corps d'occupation et y séjourne jusqu'en 1904. Médecin-major de 1<sup>ère</sup> classe en décembre 1905, Chabaneix est placé en mission hors-cadre auprès du gouvernement chinois en qualité de professeur à l'École de médecine de Tien-Tsin. Il est aussi médecin de la communauté française. Victor Ségalen est son élève. En 1911, il organise la lutte contre la peste pulmonaire alors que le Docteur Mesny vient d'en succomber en Manchourie. Assurant le service à l'hôpital de la ville, il y contracte le typhus et en meurt le 30 avril 1913.



Figure 1 - Joseph Chabaneix (1870-1913) (© Famille Chabaneix).

Des lettres inédites, des notes écrites au gré des événements, permettent de donner des informations manquantes de cette période et des rencontres que fit Chabaneix. La retranscription de certains passages de ces lettres est une illustration historique des conditions de vie des médecins de l'époque et de la curiosité scientifique de ces pionniers.

En poste en Abyssinie, Chabaneix doit partir à la rencontre de la mission Marchand. Il l'écrit dans deux lettres d'Addis Abéba, datées de décembre 1898 :

«... Je ne sais quand nous partons, mais ce sera avant un mois. Quand M. Lagarde saura Marchand parti de Fachoda, nous nous mettrons en route ; il y a 20 jours de chemin ; mais nous en mettrons bien trente... ».

«... A mon retour, M. de C. m'annonce une bonne nouvelle. Nous allons, lui et moi, sur la frontière abyssine, à Bouré, à 400 km d'Addis Abéba, à l'avance de Marchand... Nous apporterons à la mission Marchand, vivres, effets et médicaments... ».

Parti le 30 décembre d'Addis Abéba, voilà bientôt Chabaneix en route à la rencontre de la mission Marchand. (Fig. 2).

Dimanche 8 janvier 1899, Toullou-Dimptou : «... Parti à 6 heures ce matin je suis allé chercher des gazelles sur les flancs de la montagne Woddéssa. Je n'ai vu que des traces, des gîtes, des crottes, et pas la bête. Tué 3 pintades d'un coup de fusil - puis un oiseau de proie d'une forme

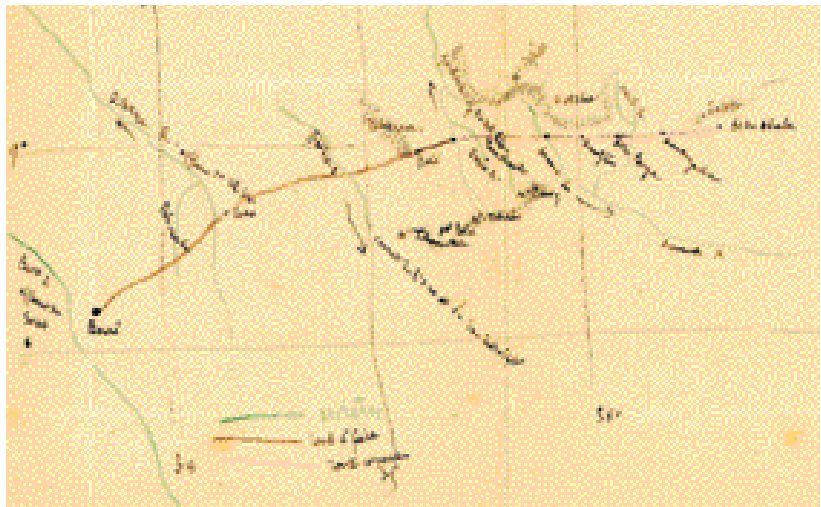


Figure 2 - Carte manuscrite de la route d'Addis Abéba à Bouré (1899) (© Famille Chabaneix).

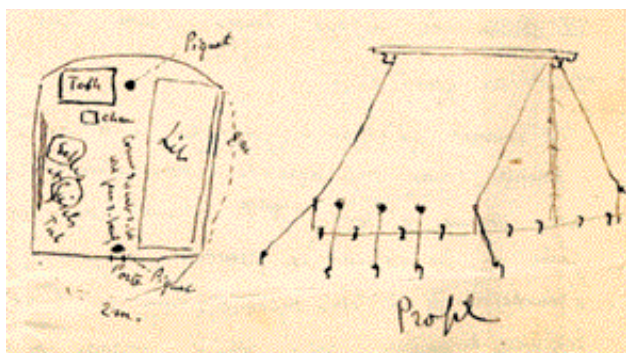


Figure 3 - Dessin manuscrit de la tente du Dr. Chabaneix (1899) (© Famille Chabaneix).

étrange. Noir et le bout des ailes blanches, la tête est de trois couleurs - bec noir et très long, le tour des yeux est bleu, et sous la gorge une poche de chair rouge. Les Gallas l'appellent *oumo* et les Abyssins *erkoum*... ».

9 janvier 1899 : «... campé sur les bords de la Koulba du Gounder de 2000 mètres nous sommes arrivés à 2350 mètres. Hautes herbes, buissons, brousse à fauves ; il y a des lions et des léopards et par conséquent des gazelles. Mais la chasse est impossible dans ces herbes grosses comme des roseaux ; au retour les Gallas auront brûlé, une petite herbe aura repoussé et l'on verra les gazelles paître comme des moutons... ».

10 janvier : «... étape pénible pour les mulets. De 2350 nous avons sauté à 3010. Il fait un froid de loup. Hier j'ai trouvé de la gelée blanche, je ne désespère pas demain matin de trouver de l'eau glacée dans mon seau de toile... Nous sommes à Tokié, demain à Tchaba plus bas, et après demain matin plus bas encore sur les bords du Ghibié... ».

11 janvier : «... L'étape d'aujourd'hui a été assez longue, 5 heures ; mais très agréable. Nous étions à 3000 mètres nous sommes à 2055. ... Traversés trois petites rivières affluents du Ghibié, un grand affluent du Nil qui se jette dans le lac Rodolphe... Je suis sous ma petite tente, assis devant ma table, mon lit est là 4 ou 5 couvertures dessus, autant dessous, car il fait froid, sans matelas sur un lit de toile. Ma tente est doublée d'une étoffe bleue à fleurs rouges, la portière est un grand châle orange... » (Fig. 3).

Dans une lettre du 29 janvier 1899, Chabaneix raconte à ses parents la suite de cette expédition pour rejoindre la colonne Marchand.

«... Nous allons à petite étapes vers la frontière abyssine où nous pensions arriver fin janvier, lorsqu'à Tchaba 20 kilomètres après la Didassa le jeudi 19 janvier nous rencontrâmes un courrier du Dedjar Tessama allant à Addis Abéba apporter nouvelle de la présence de Marchand sur le Baro, près de Bouré. C'est à peine si nous y croyions, tant cette arrivée nous semblait rapide. Mais le courrier nous dit que le samedi 14 un Soudanais porteur d'un pavillon français entra à Goré. Il fut alors décidé que je partais en avant pour tâcher d'atteindre Bouré avant Marchand. J'étais très content de cette mission. Le vendredi 20, je partais. Trois mulets, un pour me porter, les autres chargés de sacs, couvertures, 2 casseroles, quelques biscuits et boîtes de

conserves, un sac de thalers. Quatre domestiques un monté trois à pied ; plus mon petit boy Bolé qui ne consentit pas à rester derrière. Le 1<sup>er</sup> jour je marche 9 heures... ».

«... samedi 21 - départ à 6h30. Je file vite. A midi 45 je passe le Gaba... Je ne m'arrête que vers huit heures du soir après 13 heures de marche. J'en fais autant à pied qu'à mule, car il faut que j'entraîne ma suite fatiguée. Je mange et couche chez le Chaka Ora, un petit chef qui est allé avec le Dedjar Tessama, Faivre, Poter et d'Artam au Nil Blanc. L'hospitalité est large. Mes domestiques et mes bêtes sont repus... ».

«... dimanche 22. Je pars avant le jour et arrive à Goré vers 5 heures. 160 kilomètres en 3 jours. Le Dedjarmalik Tessama me reçoit très aimablement, il m'apprend que Marchand est arrivé il y a 5 ou 6 jours à Bouré, puis reparti chercher ses bagages à la rivière Baro... je décide de faire demain les 50 kilomètres qui me séparent de Bouré ».

«23. Arrivé à Bouré à 4 heures du soir. Sur la route, j'ai cueilli les renseignements les plus invraisemblables, il y a des Européens à Bouré, il n'y en a pas, ils sont deux, ils sont trois, ils sont repartis. Aux premières cases, j'aperçois une chéchia de tirailleurs, deux, trois. Ils me disent en leur français il y en a trois blancs, c capitaine Gemain, lieutenant Oyé, docteur Emily. Je ne fais qu'un bond, trouve Oyé l'en-seigne de vaisseau, serre la main du capitaine et embrasse Emily. Je n'étais pas à causer depuis 10 minutes que Marchand arriva, l'interprète militaire Landeroin et le capitaine Baratier. Je m'extasie sur leurs mines florissantes et leur arrivée rapide en pays abyssin. Le Baro était navigable ».

«24. Arrivent le capitaine Largeau, sergents Dat et Venailles. La mission est au complet : neuf. Il manque le capitaine Mangin et le lieutenant Fouques qui viennent de Fachoda par voie de terre, par le pays de Beni Chougoul ».

«28. Arrivée à Goré. Le Dedjar envoie troupes à l'avance de Marchand et ses flûtes au son doux d'orgues et de cloches nous précèdent dans le sentier bordé naturellement de taillis et de fleurs. Le jasmin embaume. Trouvé le Dr. de Courvallette et M. Véron, et Mangin et Fouques. Entrée triomphale. Tessama est magnifiquement habillé : costume de soie sur lequel est jeté un manteau noir brodé d'or... ».

«19 février 1899. Nous sommes en route avec la colonne Marchand. Nous avons fait près de 100 kilomètres vers Addis Abéba à partir de Goré. 300 restent à faire... Dans 15 ou 20 jours, nous serons dans une huitaine de la capitale d'Ethiopie... J'ai trouvé en le docteur Emily un charmant camarade et nous allons nous partageant la besogne et échangeant nos impressions sur les choses et les gens. Ce matin nous reçûmes un mot du Ministre Lagarde avec quelques journaux. Je connais donc les insultes toujours renouvelées de la presse anglaise, les questions de Shangaï, de Terre neuve et de Madagascar... Dans 25 jours nous serons à Addis où nous retrouverons Ménélik... Nous y resterons probablement un mois, et en route pour la France... ».

La suite est connue. Le journal de marche du Docteur Emily (1) la décrit admirablement.

Parti de Loango en juillet 1896, la «Mission Congo-Nil» a parcouru des milliers de kilomètres et permis à la France d'étendre son influence sur des régions à l'est de la



Figure 4 - Chabaneix à l'École de médecine de Pei-Yang (1911) (© Famille Chabaneix).

colonie de l'Oubangui. Des postes ont été ouverts qui portent les noms de Fort Desaix, de Fort Hossinger. Entre le 19 novembre 1897, date à laquelle débute ce journal de marche, et mai 1899, le récit de l'aventure à Djibouti, que d'aventures ! Marches longues et pénibles, passage d'inextricables marais, prise de Fachoda le 10 juillet 1898, combat contre les Derviches madhistes, abandon de Fachoda aux Anglais et traversée de l'Abyssinie. Durant ce parcours ultime, la rencontre avec le Négus Ménélik dans la salle du trône (l'Adérasch) représente un point d'orgue avec les tirailleurs manœuvrant sous les ordres de Mangin. Mais le médecin n'est jamais loin et, profitant des retrouvailles avec les Docteurs Chabaneix et de Courvalette, Emily vaccine contre la variole ses tirailleurs qui ne l'ont pas encore été : « *Le vaccin est relativement frais, ayant été recueilli, il y a cinq mois seulement, sur des génisses abyssines, inoculées à Addis Abéba, par le Dr. Wurtz de Paris* ».

Après ce séjour africain, Chabaneix part pour la Chine. Il va enseigner à l'École de médecine de Pei-Yang (Fig. 4), attaché au service sanitaire de Tien-Tsin. Rapidement, il occupe au sein de la communauté française une place notable qui lui permet d'être tout autant acteur de la vie sociale locale que spectateur des mœurs chinoises. Les lettres qui nous sont parvenues illustrent là encore des rencontres mémorables ou des événements médicaux dont l'épidémie de peste qui survient en 1911 et contre laquelle Chabaneix va coordonner les actions de lutte.

Dans un remarquable opuscule (2), Chabaneix relate les mesures prises pour contrer les effets de la peste pulmonaire. Ce compte-rendu commence par l'évocation de la mort d'un de ses confrères médecin colonial lui aussi, le Docteur Mesny :

« *Le 12 janvier 1911, à Harbin (Mandchourie), le Dr. G. Mesny mourait de la peste pulmonaire. Comme il était très connu dans les milieux officiels de Tien-Tsin et de Pékin, sa mort eut un grand retentissement...* ».

Le service sanitaire de Tien-Tsin auquel est attaché Chabaneix a été établi en 1901 par Mesny. Quand la ville de Tien-Tsin a été rendue aux autorités chinoises, c'est le Dr. Watt, un cantonnais qui en assure la direction. Simultanément directeur de l'École impériale de médecine de Tien-Tsin, il

est assisté par des médecins français : le Dr. Laville de 1901 à 1904, le Dr. Mesny de 1901 à 1911 et Chabaneix depuis 1905. Pendant l'épidémie de peste pulmonaire, deux autres médecins vont se joindre au service sanitaire de la ville : les Drs. Robin et Ségalen, médecins de la marine.

Pendant l'épidémie de peste, Chabaneix est affecté à Shanhaikwan. Il va y coordonner toutes les mesures de lutte et de contrôle.

« *16 janvier 1911... j'ai reçu parmi les nombreux télégrammes de Watt un qui me nomme directeur du Service sanitaire de Pékin à Mukden...* ».

Shanhaikwan est une ville de 40 000 habitants située au point où la Grande Muraille de Chine vient aboutir à la mer. C'est un point de transit important pour les voyageurs qui vont au Petchili, vers Tien-Tsin et Pékin.

L'épidémie de peste est arrivée à Shanhaikwan le 13 janvier avec deux coolies venant de Mukden. Ils meurent le 14 au soir dans une auberge de la ville.

« *18 janvier... Que te dire : plans, désinfections, fumigations, dépêches reçues et envoyées, correspondances, parloirs avec des généraux, colonels, magistrats, officiers de police, ordres reçus, donnés, cela me mène au lit après minuit...* ».

Le 19, l'aubergiste qui a été en contact avec ces deux premiers cas meurt à son tour. Du 20 au 25 janvier, douze personnes vont encore mourir. D'abord la femme de l'aubergiste puis onze autres personnes, tous ces cas étant des contacts

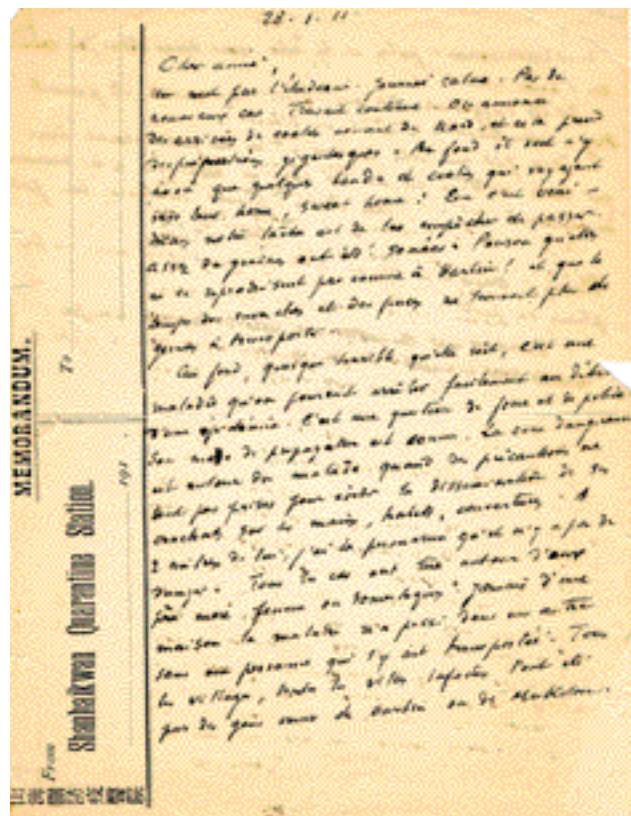


Figure 5 - Lettre manuscrite du Dr. Chabaneix, Shanhaikwan, 28 janvier 1911 (© Famille Chabaneix).

avec les deux premiers cas ou avec l'aubergiste mort le 19 janvier.

Du 25 janvier au 3 février, aucun cas n'est noté (Fig. 5).

« 26 janvier... Nous avons des cagoules, des masques respirateurs, des blouses, des pantalons. Acide phénique sublimé, soufre, formaline, chlorure de chaux sont nos armes habituelles. Mes étudiants sont très courageux et très prudents... ».

« 27 janvier... J'ai poussé Watt à engager Ségalen. Il faut oublier à des heures comme celles-ci les querelles entre marins et coloniaux, français et étrangers. Nous faisons un bloc humain. Watt m'a télégraphié l'engagement de Ségalen... ».

« 28 janvier... Pas de nouveau cas... on annonce des arrivées de coolies venant du nord, et cela prend des proportions gigantesques... Au fond quoique terrible qu'elle soit, c'est une maladie qu'on pourrait arrêter facilement au début d'une épidémie. C'est une question de force et de police. Son mode de propagation est connu. La zone dangereuse est autour du malade quand des précautions ne sont pas prises pour éviter la dissémination de ses crachats sur les mains, habits, couvertures. A deux mètres de lui, j'ai la persuasion qu'il n'y a pas de danger. Tous les cas ont tué autour d'eux père, mère, femme ou domestiques. Jamais d'une maison la maladie n'a passé dans une autre sans une personne qui l'y ait transporté. Tous les villages, toutes les villes infectés l'ont été par des gens venus de Harbin ou de Mukden. Malheureusement police et hygiène sont deux choses peu connues en Chine... ».

« ... une solution approche qui me ramènerait à Tien-Tsin dans quelques jours. C'est Robin qui me l'annonce. J'aurais sans doute à travailler ici avec le Dr. Ségalen pendant quelques jours, pour le mettre au courant et étudier les détails de l'hôpital d'isolement qui n'est pas une chose commode. Trois jours sans nouveaux cas ! Je n'ose espérer l'avoir jugulé, ce serait un beau succès... Watt veut une quarantaine aussi sévère que possible, il l'aura... ».

Mais le 4 février l'aiguilleur de la gare est retrouvé mort dans sa cabine. Sans que son décès, confirmé comme un cas de peste ne puisse être rattaché à un cas précédent, cet homme est le dernier cas de cette épidémie qui totalisera seize cas. Le 1<sup>er</sup> février, le Dr. Victor Ségalen (cf. encadré) vient sur place et le 5 Chabaneix lui passe le service pour revenir à Tien-Tsin où la peste fait des progrès, faisant dans cette ville de 800 000 habitants, 98 cas tous décédés.

Le 1<sup>er</sup> avril, Chabaneix écrit une lettre dans laquelle il rend compte des progrès concernant l'assainissement de la ville. Une conférence scientifique sur la peste est prévue à Mukden et c'est pour lui l'occasion de rencontrer d'éminents spécialistes de la question.

« ... Étonnante cette transformation qui fut faite en 15 jours d'un institut industriel, espèce d'école professionnelle en un hôtel pour congressistes et congrès... Je connais déjà le Dr. Martini, allemand, médecin de la marine à Tsingtao, fort intéressant bactériologue... Nous sommes partis voir le Plague Hospital ou le Dr. Strong l'Américain avec son assistant Teague dissèque les pesteux, extrait des poumons, exa-

mine des malades, expérimente sur tout, jongle habilement avec les microbes... ».

« ... Hier nous avons avec Broquet et le Consul fait quelques visites à un Chinois, puis à l'Évêque, à Mr. Gory des Portes, à Mr. Fontanier chancelier. Et par quelles rues, par quel chemin ! Maintenant je trouve Tien-Tsin une ville propre : il y avait une boue liquide noire dans laquelle les roues entrent plus haut que les moyeux... ».

« ... les délégués continuent à arriver... Kitasato [1852-1931], le grand Kitasato a jeûné avec nous ce matin. Il est petit, gros, avec une tête énorme et des oreilles formidables : elles doivent entendre des conversations de microbes. Derrière de gros verres de myope, il a des petits yeux fins. C'est une autorité en bactériologie... Kitasato parle allemand, ayant été quelques quinze ou vingt ans dans le laboratoire du grand Koch à Berlin. Il comprend un peu l'anglais... ».

« 3 avril. Ce matin c'était la grande ouverture [de la conférence]... Le Vice-Roi a lu un discours. A. Sze un autre, qui était parfait et très habile. On a réussi à faire admettre à des autorités comme Zabolotny et Kitasato, la présidence du jeune docteur Wu Lien Teh. Demain pas de séance en signe de deuil pour les médecins morts de l'épidémie... ».

« 7 avril. ... on a conféré (sic) pendant 5 heures aujourd'hui, c'est fatigant. Il faut une grande tension pour suivre en trois langues. Même lorsque la communication est faite en allemand, on essaie de suivre... ».

« 10 avril. ... J'ai beaucoup causé ces jours-ci avec le Prof. Zabolotny, le grand maître de la peste en Russie. C'est un grand, au dos un peu courbé, jambes longues, tête un peu de châains roux, barbe rare et cheveux en désordre, le menton proéminent, quelque chose de carré, un peu bestial mais un regard perdu, doux et franc, un bon sourire qui grimace, charpente rude et mal équilibrée et mal plantée, mais solide, avec une âme tendre... ».

Chabaneix est l'année suivante le témoin de la révolution mandchoue et sa lettre du 4 mars 1912 est un document historique relatant les événements qui se déroulent à Tien-Tsin.

« ... Vous avez vu par télégramme que Pékin avait été en partie brûlée et pillée et que Tien-Tsin avait eu le même sort. La République proclamée à ce moment était pour une huitaine dans l'enthousiasme... Mais la fête fut brouillée par des soldats mutins... Le premier point attaqué par une bande de 2 à 300 soldats avait été la « Monnaie »... La police de l'endroit organisa le service d'ordre, et le pillage méthodique commença, 10 voitures étaient prêtes pour le butin... La police était de mèche avec les soldats. Quand le pillage des valeurs fut fini, on brûla... Peu de morts, cela ne va pas à 40. Parmi les Européens, un Allemand qui était un confrère, le Dr. Schreyer, voulut porter secours à une famille allemande qui habitait près de la « Monnaie ». Malgré l'assistance d'une garde de soldats allemands qu'on lui envoya, dans une altercation avec les mutins, il reçut une balle dans la tête... ».

« ... On dit qu'environ 200 000 Chinois sont venus hier se réfugier sous notre garde... Travail à l'hôpital. Ambulance de guerre. Blessés à panser, balles à extraire... Aujourd'hui, j'ai soigné des blessés avec Corbin et Ségalen. J'ai suturé une

### Victor Ségalen (1878-1919)

Né à Brest le 14 janvier 1878, Victor Ségalen, élève de l'École de santé navale de Bordeaux, soutient sa thèse en 1902 - *Les Cliniciens es lettres* - préfigurant dans ce travail ce que sera quête poétique. Son œuvre est particulièrement imprégnée des cultures qu'il a rencontrées dans l'exercice de son métier de médecin de la marine. Dans cet exercice professionnel, il arrive en 1903 à Tahiti. A la faveur d'une escale aux Marquises, il consulte les premiers croquis et carnets de Gauguin, mort trois mois plus tôt. En 1907, il publie sous le pseudonyme de Max Anély, un livre *Les Immémoriaux* relatant son séjour en Polynésie. Dès 1908, Ségalen s'intéresse à la Chine. Désirant devenir interprète, il s'y installe avec sa femme et son fils en 1910. Il publie en 1912 à Pékin la première édition des *Stèles*. Rentré en France lors du premier conflit mondial, il passe au front avant de retourner en Chine où il cherche à recruter des volontaires. Il y poursuit des recherches archéologiques et son travail d'écriture. Fin 1917, malade il quitte l'Asie et meurt en 1919, le 21 mai à Huelgoat ■

### Départ

*Ici, l'Empire au centre du monde. La terre ouverte au labeur des vivants.*

*Le continent milieu des Quatre-mers.*

*La vie enclose, propice au juste, au bonheur, à la conformité.*

*Où les hommes se lèvent, se courbent, se saluent à la mesure de leurs rangs.*

*Où les frères connaissent leurs catégories : et tout s'ordonne*

*Sous l'influx clarificateur du Ciel.*

...

*Stèles – Face au midi, 1912.*

V. Ségalen

*... vessie, un intestin, nous n'avons qu'une vingtaine de blessés, mais c'est assez pour nous donner du travail... Ségalen qui arrive de Pékin me dit que Yuan Ché Kai n'a plus aucune autorité... ».*

Un an plus tard, Chabaneix qui bénéficie d'une notoriété importante à Tien-Tsin, est victime du typhus. Victor Ségalen [1878-1919] qui a été son élève et son adjoint retrace dans une magnifique lettre (3) l'agonie de son camarade :

*«30 avril 1913 ... Voici quinze jours qu'il est malade, et cinq bien comptés qu'il agonise... C'est le typhus. Il est perdu... L'origine ? Cette maudite école de Tien-Tsin et son funeste hôpital chinois. Le prédécesseur de Chabaneix, Laville, en est mort il y a sept ans. Un malade arrive : fievreux. On l'ausculte. Un pou saute sur vous : on meurt de 12 à 14 jours après... ».*

*«... Chabaneix, qui m'y avait mis en garde à mon arrivée ici, n'a sûrement pas ignoré son sort. Il n'en a rien dit... Cependant, il y a huit jours, comme nous lui faisons quelque injection dans les veines, il m'a dit, d'un ton sarcastique : ne vous infectez pas avec mon sang ; ne vous piquez pas... ».*

*«... J'ai fait les gestes qu'on m'a appris à faire : j'ai injecté les poisons recommandés, strychnine, digitaline, éther, camphre... Robin est arrivé et nous nous sommes dit qu'il mourait, là... »*

*«... Enfin, hier, 13<sup>e</sup> jour, est venue la crise favorable... croyait-on !... il faut maintenant l'enivrer d'éther ; il faut apaiser cette mauvaise résurrection... »*

*«... Jamais je n'ai suivi d'agonie comme celle-là... décédé à 2 heures après-midi ».*

Le nom de Chabaneix est inscrit sur les plaques de marbre au Pharo. La vie de ce médecin des colonies est au cœur de l'aventure de la médecine tropicale militaire outre-mer. Débutant sa carrière alors que vient d'être créé le Corps de santé des colonies, Chabaneix a participé directement à toutes les facettes de cette médecine : médecin-explorateur en Abyssinie où il exerce une assistance médicale indigène avant l'heure, médecin-enseignant à l'école de médecine de Pei Yang, médecin-épidémiologiste durant l'épidémie de peste de Mandchourie, médecin-chirurgien pendant la Révolution chinoise, médecin-chercheur participant à une confrontation scientifique lors du congrès de Mukden. Ses rencontres avec des figures marquantes de cette aventure humaine et médicale du début du XX<sup>e</sup> siècle (Émily, Kitasato, Ségalen) l'ont placé à la croisée de l'histoire de cette médecine de pionniers.

A l'heure du Centenaire de l'École du Pharo, son nom méritait d'être rappelé ■

### RÉFÉRENCES

- 1 - EMILY J - Mission Marchand - Journal de route du Dr. J. Emily - Hachette ed, 1913, réédition Lavauzelle ed, 2005.
- 2 - CHABANEIX J - Notes sur la défense contre la peste pulmonaire dans la province de Tcheli. Imprimerie de l'Echo de Tien-Tsin, 1911.
- 3 - SÉGALEN V - La Lettre. Mercure de France, 1956 ; 1110 : 250-222.

Les auteurs remercient Catherine Mauchain, Claire Chabaneix et Marie-Pierre Chabaneix de leur avoir permis, en accédant aux documents transmis par leur aïeul, le docteur Joseph Chabaneix, de raconter l'histoire de ce médecin militaire au cœur de l'œuvre sanitaire française outre-mer.